

STALINGRAD

Les yeux dans les yeux

En démarrant son film à la manière de "Il faut sauver le soldat Ryan" mais en un peu moins impressionnant, Jean-Jacques Annaud fait preuve d'un manque d'originalité. Pour son huitième film, on a un instant cru au pire.

Nous sommes en 1942, Hitler est presque maître du monde. Il ne lui reste plus que la ville de Stalingrad à conquérir pour étendre le drapeau nazi sur toute l'Europe. Mais ce coin de drapeau ne sera pas facile à déployer car Stalingrad est la ville à laquelle les Russes tiennent le plus. Il ne faut pas oublier qu'elle porte le nom de leur "empereur". C'est aussi pour cela qu'Hitler s'acharne à la faire tomber. Stalingrad n'est pas un point stratégique, c'est seulement un combat psychologique, un caprice de plus du Führer! De ce combat l'histoire retiendra des centaines de milliers de morts et un héros répondant au nom de Vassili Zaïtsev, un jeune homme doué pour le tir depuis que son grand-père lui a enseigné l'art de la chasse dans son Oural natal.

Hourrah l'Oural!

En plus d'un décor apocalyptique, mais trop bien rangé pour faire vrai, les ingrédients principaux du film sont: un héros beau comme un dieu, une histoire d'amour furtive, une histoire de jalousie pas assez appuyée et un enfant espion. Il s'agit plus d'une œuvre commerciale que d'une fresque historique. Certes,

Jean-Jacques Annaud nous décrit parfaitement des réalités comme d'une part la fusillade systématique sur ordre des officiers russes de leurs soldats qui se replient, d'autre part la consécration de Vassili Zaïtsev en héros national. Le reste du temps, on assiste au combat psychologique entre Vassili et le major König dépêché sur place avec pour mission d'abattre le sniper russe qui est en train de démoraliser les troupes allemandes. Mais ce duel est dénué de tout suspens. Chaque soir Vassili

rentre auprès des siens et chaque matin il retourne à l'affût comme s'il se rendait au travail. Même chose pour le major König, alias Ed Harris, toujours aussi bon dans son interprétation.

L'histoire aurait été plus passionnante si Jean-Jacques Annaud avait plus développé le côté traqué des deux snipers, leur patience à rester immobiles dans le silence le plus complet et, pourquoi pas, leurs astuces pour tenter de se piéger mutuellement. Mais rien de tout cela: leur combat psychologique, tous les deux planqués dans les décombres, ne dure que quelques minutes. Ed Harris paraît plus patient que Jude Law et rend bien cette angoisse de pouvoir bondir



ce stade, le spectateur ne fait plus de différence. L'un et l'autre paraissent sympathiques et ne méritent pas la mort. Seulement, il y a l'histoire et la nécessité absolue de mettre une fin au film. Et là, Jean-Jacques Annaud a choisi la pire des solutions. Celle de faire accomplir à Ed Harris la plus cruelle des atrocités afin de ranger les spectateurs du côté de Vassili et de pouvoir ainsi terminer sur une fin complètement ridicule. La logique aurait voulu que le réalisateur s'en tienne à l'histoire en laissant planer un doute sur l'issue de ce combat entre les deux snipers et en terminant sur une note purement historique.

Thibaut Demeyer

À l'Utopolis

Le sniper Vassili Zaïtsev (Jude Law) en action!

ACTION ARTISTIQUE

Que voulez-vous ...

Une action destinée à susciter une introspection collective parvient surtout à montrer le vrai visage des gens. La banalité peut-elle être transformée en art?

(RK) - Depuis une semaine, des affiches bizarres jallonnent la ville, des cartes postales trainent dans les bistros, des annonces paraissent dans vos journaux préférés. Elles ne sont composées que des mots "mir wëllen", de l'adresse internet www.mir.wellen.lu et de beaucoup d'espace laissé blanc. Charles Wennig, artiste, a conçu cette action pour l'occasion de l'entrée joyeuse du Grand-Duc Henri dans la Ville de Luxembourg. Dans son texte de présentation, il explique qu'il s'agit d'inciter les gens à compléter ce bout de phrase -

une sorte d'introspection collective. "En ce début de millénaire, n'est-il pas intéressant de relancer le débat sur la volonté d'orientation d'une population?", demande-t-il.

Cette action rappelle un épisode du roman "L'homme sans qualités" de Robert Musil. Le personnage principal y est chargé par le roi de recueillir les souhaits librement exprimés de la population de Cananie (une Autriche-Hongrie imaginaire). Là il s'agit d'un jubilé impérial, ici d'un avènement grand-ducal. Dans les

deux cas, nous nous trouvons dans un pays sympathique et traditionnaliste dont l'identité se trouve ébranlée par un choc avec la modernité. Dans le roman, l'idée généreuse du roi est engloutie par une cacophonie d'expressions d'intérêts particuliers, allant du promoteur d'un système de claviers de machine à écrire jusqu'à des groupements nationalistes.

"Mir wellen alles awer naischt gin"

Qu'en est-il dans la variante actuelle de l'expérience, appuyée par internet? Le site consiste en deux pages, articulées de manière astucieuse. Sur la première, il faut remplir le champ texte - exprimer un

souhait - afin d'accéder à la seconde. Celle-ci contient toutes les propositions introduites. Il y a de tout, surtout des jeux de mots comme "Mir wëllen nees eng MIR", et des propositions à caractère sexuel telles que "Mir wëllen :) alleguer dat selwecht... oder?" et "... a méi en décken Vull:". Comme partout sur internet, les intérêts mâles dominant: "... en neien auto" ou "en neien Nationaltrainer". Enfin certain-e-s se sentent exclu-e-s par le choix de la langue - "... comprend pas le luxembourgeois" -, d'autres moins: "Mir wëllen cona, cona, cona, muitas CONAS".

La censure? Charles Wennig s'y refuse. "Pour des raisons techniques ou esthétiques on a dû éliminer certaines contributions comme des images ou

des entrées comme Mir wëllen qwertzui", explique-t-il. Mais au niveau du contenu, il ne veut pas poser de limites. Va-t-il vraiment remettre au Grand-Duc, comme il l'a annoncé, cette liste de vœux exprimés, dominée par les jeux de mots, les banalités et les vulgarités? "Mais oui", affirme l'artiste, "de toute façon, il doit se douter de ce que disent les gens quand on les laisse s'exprimer spontanément."

Charles Wennig regrette un peu que les participant-e-s ne répondent guère à son invitation avec beaucoup de sérieux. Mais il se félicite de l'écho obtenu: Pour le 6 avril, il compte dépasser les mille propositions. "Cette grande diversité des réponses me servira dans mes travaux ultérieurs", dit-il. Certain-e-s participant-e-s s'en prennent d'ailleurs à la dimension artistique du projet: "Mir wëllen OPFAALEN OPFAALEN OPFAALEN ..." ou encore "Mir wëllen keen Schwachsinn, deen sech als Konscht verkeeft!"